

LES
JEUNES CHASSEURS
DU NORD

PAR
LE CAPITAINE MAYNE-REID

AUTEUR DES JEUNES GENS EN VOIE DE ROMAN AU DESERT
DES CAVALIERS DANS LA TOURNE ETC.

TRADE DE L'ANGLAIS
PAR MARIE GUERRIER DE HAUT

Alfred MAME et Fils
— éditeurs —
Tours

XVII

LES NARROTTS DE L'AMÉRIQUE

D'après ce menu luxueux, on pourrait supposer que nos jeunes voyageurs vivaient magnifiquement. Mais il n'en était point toujours ainsi. Ils avaient leurs jeûnes aussi bien que leurs festins. Il leur arrivait de n'avoir, pendant plusieurs jours, rien à manger que de la viande de daim séchée. Pas de pain, pas de bière, pas de café : rien que de la venaison séchée et de l'eau. C'est une nourriture suffisante pour empêcher un homme affamé de mourir de faim ; mais cela ne peut pas s'appeler vivre magnifiquement. De temps en temps ils tuaient une oie ou un dindon sauvage, et ce supplément au menu habituel leur semblait fort agréable. On n'avait que rarement du poisson, car ces capricieux animaux dédaignaient souvent les insectes à l'aide desquels François essayait de les tenter. Après avoir navigué pendant trois semaines le long des côtes du lac, les voyageurs atteignirent le Saskatchewan, et, remontant ce courant, continuèrent leur voyage dans une direction convenable vers l'ouest. Aux grands rapides, près de l'embouchure de cette rivière, ils furent obligés de porter leur canot pendant au moins trois milles. Mais le spectacle magnifique de ces rapides les dédommagea amplement de la fatigue qu'ils avaient éprouvée pour les franchir.

Le Saskatchewan est un des fleuves les plus importants

de l'Amérique. Son parcours est de 1600 milles de long, depuis sa source dans les montagnes Rocheuses jusqu'à son embouchure, sous le nom de rivière Nelson, dans la baie d'Hudson. Sur un parcours d'une certaine étendue, au-dessus du lac Winnipeg, ses rives sont bien boisées. Plus haut il coule au milieu des prairies arides et sablonneuses qui s'étendent, à l'ouest, jusqu'aux collines situées au pied des montagnes Rocheuses. Beaucoup de ces prairies méritent le nom de déserts. Elles contiennent des lacs aussi salés que l'Océan lui-même, et de vastes espaces ayant des centaines de milles carrés d'étendue, dans lesquels on ne trouve pas une goutte d'eau. Mais les voyageurs n'avaient point à traverser ces prairies. Leur intention était, après s'être arrêtés à Cumberland-House, de se diriger de nouveau vers le nord.

Un soir, il leur restait encore à peu près deux jours de voyage avant d'atteindre le port, nos héros campèrent au bord du Saskatchewan. Ils avaient choisi un endroit charmant, où le sol, couvert de mamelons, était parsemé de buissons d'amelanchiers et de *rosa blanda*, dont les fleurs d'un rose pâle contrastaient avec la verdure, et remplissaient l'air d'un doux parfum. Le sol était caché sous un épais gazon, émaillé des fleurs du *cléome* et de celles d'un rouge foncé de l'anémone. Ce jour-là les voyageurs n'avaient pu tuer aucune pièce de gibier, et leur dîner devait se composer uniquement de venaison desséchée. Comme ils avaient pendant tout le jour eu à lutter contre un fort courant, ils étaient fatigués et peu disposés à chasser. Tous s'étaient étendus autour du feu, en attendant que la venaison destinée au dîner fût grillée.

Le camp se trouvait au pied d'une petite colline située près du bord de l'eau; une autre colline plus haute lui faisait face, et par conséquent était vis-à-vis des voyageurs placés autour du feu. En jetant les yeux sur le penchant de cette colline, ils remarquèrent un certain nombre de petites protubérances à quelques pieds les unes des autres. Chacune d'elles avait environ un pied de haut, et affectait la forme d'un cône tronqué, c'est-à-dire d'un cône dont la pointe a été abattue.

« Qu'est-ce là ? demanda François.

— Je suppose, répondit Lucien, que ce sont des nids de marmottes.

— Précisément, affirma Norman, il y en a beaucoup dans ces contrées.

— Ah ! des marmottes ? reprit François ; vous voulez dire des chiens des prairies. Nous avons aussi cette sorte de marmottes dans les prairies du Sud.

— Je crois, répliqua Norman, que les chiens des prairies sont d'une espèce différente. N'est-il pas vrai, cousin Luce ?

— Oui, oui, répondit le naturaliste. Ce doit être une espèce différente. Les monticules sont trop peu nombreux pour appartenir à des chiens des prairie. Les chiers vivent en nombreuse compagnie, à plusieurs centaines dans le même endroit ; en outre leurs demeures diffèrent de celles-ci. Les retranchements des chiens des prairie ont un trou au sommet et sur le côté. Ceux-ci, vous le voyez, n'en ont pas. Le trou se trouve par derrière, dans le sol, et le monticule est en avant, formé par la terre enlevée du terrier, exactement comme on le voit à l'entrée d'un trou à rat. Ce sont des marmottes, je n'en doute pas, mais d'une autre espèce que les marmottes-chiens des prairie.

— N'ai-je pas entendu dire qu'il existe en Amérique plusieurs sortes de marmottes ? » dit François.

Ceci s'adressait à Lucien.

« Oui, répondit ce dernier. La faune de l'Amérique du Nord est particulièrement riche en espèces de ces singuliers animaux. On en compte treize sortes bien connues des naturalistes ; et dans ces treize sortes on trouve encore quelques variétés qui pourraient presque être considérées comme des espèces distinctes. Ces petits animaux semblent servir de transition entre les écureuils et les lapins. Certaines espèces de marmottes ont presque les mêmes habitudes que les premiers, tandis que d'autres ressemblent davantage aux lapins. Deux ou trois sortes ont sur elles, selon une expression yankee, des éclaboussures de rat. D'autres, comme le porc de terre des États-Unis, sont aussi grandes que des lapins, tandis que certaines, telles que la marmotte-léopard, ne sont pas plus grosses que des rats. Quelques espèces ont des bajoues, dans lesquelles elles peuvent mettre quantité de graines, d'amandes et de racines, lorsqu'elles veulent faire des pro-

visions pour l'avenir. Leur nourriture offre quelques différences, suivant le milieu où vivent ces animaux; mais elle est toujours végétale. Il en est, comme les chiens des prairies, qui se nourrissent d'herbes, tandis que d'autres vivent surtout de grains, de fruits et de feuilles. On a longtemps supposé que les marmottes, ainsi que les écureuils, emmagasinaient des provisions pour l'hiver. Je crois que ceci n'est vrai pour aucune de leurs espèces. Je tiens de sources certaines que la plupart passent l'hiver dans un état de torpeur, et n'ont pas besoin de provisions, puisqu'elles ne mangent rien pendant toute cette saison. C'est encore là un des cas où la nature prouve sa maternelle prévoyance. Dans les pays où vivent les marmottes, les hivers sont tellement rigoureux et le sol tellement dépouillé, qu'il serait impossible à ces animaux de trouver la moindre parcelle de nourriture. C'est pourquoi, durant cette période, la nature suspend leurs fonctions en les plongeant dans un sommeil profond, et, selon toute apparence, agréable.

« C'est seulement quand la neige fond sous l'ardeur du soleil, quand la verdure et les fleurs du printemps apparaissent à la surface de la terre, que les petites marmottes sortent de nouveau.

« Les marmottes, continua Lucien, sont craintives et très prudentes. Avant de se mettre à la recherche de leur nourriture, elles reconnaissent habituellement le terrain du sommet de leur petit monticule. Presque toutes ont ce curieux instinct de placer l'une des leurs en sentinelle pour veiller pendant que les autres prennent leur repas. Ces sentinelles montent la garde sur quelque point élevé, et, lorsqu'elles voient l'ennemi approcher, elles avertissent leurs compagnes par un cri particulier. Chez plusieurs espèces ce cri ressemble aux syllabes : sik, sik, répétées en sifflant. D'autres aboient comme les chiens en carton qui servent de jouet aux enfants, tandis que d'autres sifflent, d'où est venu le nom de sifflleurs, que leur donnent les voyageurs canadiens.

« Le sifflement qui leur sert de cri d'alarme peut être entendu à une grande distance, et tous les individus de la troupe le répètent après la sentinelle sur une étendue de terrain parfois considérable.

« Les Indiens et les chasseurs blancs mangent les mar-

mottes. Quelquefois ils s'en emparent en inondant leurs terriers; mais cette méthode réussit seulement au commencement du printemps, à l'époque où les animaux sortent de leur état de torpeur, et quand le terrain est encore assez durci par la gelée pour que l'eau ne puisse pas s'y infiltrer. On leur tire parfois des coups de fusil; mais, lorsqu'elles ne sont pas tuées sur le coup, elles disparaissent dans leurs terriers avant que le chasseur ait pu mettre la main sur elles. »

XVIII

LE BLAIREAU, LES TANNÉES ET LES LÉOPARDS

Ces détails donnés par Lucien furent interrompus par les marmottes elles-mêmes. Plusieurs d'entre elles apparurent à l'ouverture de leurs demeures, et, après quelques instants d'examen devenant plus hardies, grimpèrent au sommet des monticules, puis commencèrent à se disperser le long des petits sentiers battus allant de l'un à l'autre. On en vit bientôt une douzaine en mouvement, agitant leurs queues, et faisant par intervalle entendre leur sik, sik.

Elles étaient de deux sortes complètement différentes par la couleur, la taille, etc. Les plus grandes avaient le dessus du corps d'un jaune grisâtre, avec une teinte orangée sur la gorge et le ventre. C'étaient les marmottes tannées, appelées quelquefois écureuils de terre, et nommées siffleurs par les voyageurs. L'autre espèce était la plus belle de toutes les marmottes. Celles-ci étaient très petites, beaucoup plus petites que les marmottes tannées; mais leur queue, plus grande et plus flexible, rendait leur aspect plus gracieux. Cependant ce qui faisait surtout leur beauté, c'était leur couleur, et aussi les marques de leur fourrure. Du nez jusqu'à la queue, elles étaient striées de bandes jaunes et chocolat alternées, et les bandes chocolat étaient elles-mêmes ornées de rangées de taches jaunes dispersées régulièrement. Ces marques donnent à l'animal l'aspect particulier

qui caractérise la peau du léopard, ce qui a fait donner à ces petites créatures le nom de marmottes-léopard.

Evidemment les deux espèces étaient là chez elles, et toutes deux y avaient leurs terriers. Norman dit à ses compagnons qu'on trouve toujours ces deux espèces ensemble, non pas habitant les mêmes demeures, mais vivant comme voisins dans la même colonie.

Pendant ces explications les marmottes étaient sorties, au nombre d'une vingtaine à peu près, et se livraient à leurs gambades sur le penchant de la colline. Elles étaient trop loin pour apercevoir les voyageurs groupés autour du feu. D'ailleurs une large vallée les séparait du camp, ce qui devait leur faire considérer leur position comme sûre. La distance pourtant n'était point assez grande pour empêcher les jeunes gens de suivre leurs mouvements, et ils remarquèrent bientôt que plusieurs combats furieux avaient lieu entre elles. Ce n'étaient point les tannées contre les autres, mais les mâles de chaque espèce qui luttaient l'un contre l'autre en combat singulier. Ils se battaient comme de petits chats, avec autant d'audace et de fureur, et il était à remarquer que dans ces conflits les léopards se montraient beaucoup plus vifs et plus rageurs que leurs cousines. En les regardant avec sa lanette, Lucien observa qu'ils se saisissaient souvent les uns les autres par la queue, et il vit ensuite que certains d'entre eux avaient la queue beaucoup plus courte que celles de leurs compagnons. Norman dit que celles-ci avaient été arrachées pendant leurs combats.

Soudain l'attention de nos héros fut attirée par un animal étrange, qui rampait lentement autour de la colline. Il était à peu près aussi grand qu'un chien couchant ordinaire, mais avec le corps beaucoup plus gros, les jambes plus courtes, le poil plus épais. Sa tête était plate, ses oreilles courtes et rondes. Sa fourrure était longue, rude, et d'une couleur poivre et sel mêlés, sauf sur les pattes et la queue, d'un brun foncé. La queue, quoique couverte de longs poils, était courte, et il la portait relevée. Les pattes étaient armées de longues et fortes griffes recourbées. Son museau était pointu comme celui d'un lévrier, mais d'une forme moins jolie; une raie blanche, allant d'un bout à

l'autre, et bordée par des bandes plus sombres, donnait à l'animal un aspect singulier. Tout dans sa forme et dans sa physionomie révélait une créature étrange et malfaisante à la fois. Norman le reconnut par le blaireau. Les autres n'avaient jamais vu pareille bête. Ce n'est pas un hôte du sud, ni d'aucune partie des États-Unis; car l'animal qu'on y désigne parfois sous le nom de blaireau est le porc de terre ou marmotte du Maryland (*arctomys monax*). On a même cru pendant longtemps que le véritable blaireau n'existe pas sur le continent américain. Cependant il est maintenant reconnu qu'il s'y trouve, quoique l'espèce n'en soit pas la même que celle du blaireau d'Europe. Il est moins grand que ce dernier; sa fourrure est plus longue, plus belle, et d'une couleur plus claire. Mais il est aussi plus vorace, et fait continuellement sa proie des souris, des marmottes et autres petits animaux; il se nourrit même de cadavres d'animaux quand il lui arrive d'en trouver. Le blaireau habite les contrées sablonneuses et stériles, où il creuse le sol de telle sorte que les chevaux trébuchent souvent et se cassent les jambes dans les trous faits par lui. Ce ne sont pas toujours des trous creusés pour son propre usage, mais les terriers des marmottes, que le blaireau a élargis afin d'y pénétrer pour s'emparer d'elles. C'est ainsi que l'animal se procure la plus grande partie de sa nourriture. Mais comme les marmottes restent engourdis pendant les mois d'hiver, et que le terrain qui les recouvre est, grâce à la gelée, aussi dur que le roc, il est alors impossible au blaireau d'arriver jusqu'à elles. Il mourrait sans doute de faim pendant cette saison si la nature prévoyante ne l'avait doué aussi de la faculté de dormir pendant les mois rigoureux; ce qu'il fait.

Dès son réveil il entreprend de nouveau sa campagne contre ces petits animaux. Il préfère à tous les tannées et les charmants léopards, qu'il poursuit et persécute sans cesse.

Le blaireau qu'on venait d'apercevoir grimpait en rampant presque sur le ventre, avec son long museau allongé presque horizontalement, dans la direction du village des marmottes. Il méditait évidemment une surprise contre les habitants. De temps en temps il faisait halte, comme un pointer en arrêt sur une perdrix; puis il repartait. Son des-

sein paraissait être de se placer entre les marmottes et leurs terriers, de barrer le passage à quelques-unes d'entre elles, et de s'en emparer sans se donner la peine de creuser le sol.

Il avançait lentement et avec précaution, ses pieds de derrière allongés sur le roc et ses yeux brillant d'une averse gourmandise. Il n'était qu'à cinquante pas des marmottes, et aurait sans doute réussi à leur couper la retraite, si, à ce moment, une chouette de l'espèce désignée par les naturalistes sous le nom de *strix cunicularia*, et qui avait été jusque-là perchée sur un des monticules, n'eût commencé à décrire des cercles au-dessus de l'intrus. Ceci attira l'attention des sentinelles-marmottes sur leur ennemi bien connu, et le cri d'alarme s'étant fait entendre, tannees et léopards décampèrent en foule dans la direction de leurs terriers respectifs.

Le blaireau, se voyant découvert, se redressa sur ses jambes et s'élança à la poursuite des fugitives.

Mais il était trop tard; les marmottes étaient rentrées dans leurs trous. Le blaireau hésita juste le temps de choisir un terrier occupé; puis il se mit à l'œuvre comme un chien terrier pour démolir le monticule. Bientôt il fut à moitié enfoui sous la terre, son train de derrière et sa queue apparaissant seuls au-dessus du sol. Il n'aurait pas tardé à disparaître entièrement, si les jeunes gens, guidés par Norman, n'eussent gravi la colline, et, le saisissant par la queue, ne se fussent efforcés de le tirer en arrière. La tâche, cependant, était au-dessus de leurs forces. Ils essayèrent d'abord l'un après l'autre; puis Basile et Norman, qui étaient très robustes, tirèrent sans parvenir à le remuer. Norman conseilla de ne pas le lâcher, car en un seul moment il pouvait disparaître sous la terre, bien au delà de leur atteinte. Ils le tinrent donc jusqu'à ce que François eût préparé son fusil. Alors une charge de petit plomb fut envoyée dans la partie postérieure du blaireau, et ce dernier, quoiqu'il ne fût pas complètement tué, put être tiré dehors et laissé aux prises avec Marengo. Un combat désespéré eut lieu, mais le chien le termina en serrant dans sa vaste mâchoire la gorge du blaireau, qu'il étrangla en moins de quelques secondes.

Sa peau, seule partie du corps qui eût quelque valeur,

fut enlevée et emportée au camp. La chair fut abandonnée sur la colline, où sa présence attira bientôt plusieurs buses et vautours affamés.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour nos jeunes voyageurs, aussi n'y prêtèrent-ils pas grande attention. Pourtant, au bout de peu de temps un autre oiseau d'espèce différente excita leur intérêt. C'était un grand faucon, que Lucien reconnut pour appartenir à l'espèce des buses (*buteo*). Il en existe plusieurs sortes dans l'Amérique du Nord. Mais on ne doit pas supposer qu'il y ait la moindre ressemblance entre ce dernier oiseau et les buses ci-dessus mentionnées comme attirées par la dépouille du blaireau. Celles-là, communément appelées buses-dindons, sont de véritables vautours. Elles se nourrissent de préférence, quoique non exclusivement, de chairs en putréfaction, tandis que le faucon-buse a tout l'aspect et les habitudes générales du reste de la tribu des faucons. Celui-ci était, au dire de Lucien, le faucon des marais. Norman constata qu'il était connu parmi les Indiens de ces contrées comme l'oiseau-serpent, parce qu'il fait sa proie d'une espèce de petit serpent vert, commun dans les plaines du Saskatchewan, et qu'il préfère à toute autre nourriture.

Les voyageurs purent bientôt reconnaître que l'appellation des Indiens était méritée. L'oiseau en question voltigeait, et, d'après ses mouvements, il était évident qu'il poursuivait un gibier. Il volait en rasant la surface du sol, et si légèrement, qu'on ne voyait pas ses ailes s'agiter. Une ou deux fois il avait passé sur le camp, et François avait pris son fusil pour l'abattre; mais toujours l'oiseau avait surpris son mouvement, et, s'élevant comme un fragment de papier poussé par le vent hors de sa portée, il était allé descendre du côté opposé, pour recommencer ses évolutions.

Ces manœuvres continuèrent encore pendant près d'une demi-heure; puis tout à coup on le vit fixer les yeux sur un objet dans l'herbe. Il s'éleva de nouveau, redescendit diagonalement vers la terre, s'arrêta un instant à la surface, et enfin s'éleva de nouveau emportant entre ses serres un petit serpent vert. Parvenu à une certaine hauteur, il dirigea son vol vers un bosquet, et disparut aux regards de nos amis.